L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 12 DECEMBRE 1859.

Imprimé et publié par
F. WESSE & Co.
EDITEURS-PROPRIETAIRES;
F. WEISSE. H. DUFOUR
J. DUVERGES. S. MARBY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 12 DECEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. Un sou sera payé au porteur.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Blache & Lécomont, 17 Chartres—Ustensiles de cuisine, chemises, calçoses, etc—fusils et carabines.

Par Richard Turpin, 56 Vieille Levee—vin rouge, liqueurs, huile d'olive, etc.—A 4 heures 56 Levee, en face de la rue des Ursulines—meubles.

Par E. Roger & Co, au magasin 16 C. Ravelet, 25, Chartres—Marchandises françaises et étrangères.

Nous ajoutons aujourd'hui une troisième page à l'*Abeille* et nous y transportons une partie des matières éditoriales, afin de donner place aux annonces dans notre première et notre deuxième page.

Affaires Européennes

Il est plus possible, dit le *Nord*, de se faire la moindre illusion sur la gravité de la situation. Voulant à tout prix sortir d'une guerre qui encourageait la réaction et l'anarchie, les gouvernements de l'Italie centrale délibèrent, par un vote unanime, la réunion au conseil du roi Victor-Emmanuel. Mêmes instances très pressantes du gouvernement français, le prince de Carignan désigné pour sa personne, le mandat que lui a été confié les Assemblées italiennes, tout désigne à leur choix M. Boncompagni qui accepte et se dispose à partir immédiatement pour les duchés. Mais une note catégorique du cabinet des Tuileries arrête son départ, et des articles semi officiels publiés par les journaux de Paris déclarent nettement la résolution des gouvernements du centre de l'Italie et la commission improvisée à Turin, comme préjugeant la question et empiétant sur la compétence du congrès. L'Italie s'émeut et s'irrite, et déjà une dépêche de Turin nous annonce la retraite de Garibaldi et l'ajournement indéfini de la régence Boncompagni. Telle est la situation du jour; elle est pleine d'incertitude, surtout si on la rapproche de l'activité croissante de la presse anglaise et de la France, et des complications qui naissent encore des relations des puissances en rapport aux questions pendantes.

Certes, on aurait tort de se laisser aller au découragement et aux défaillances. Si la France est liée par ses engagements à l'égard de l'Autriche, elle ne l'est pas moins à l'égard du Piémont et de l'Italie, et elle ne voudra pas sacrifier, par l'abandon d'une cause juste et généreuse, son influence, si justement acquise et la céder à l'Angleterre, qui la convoite.

L'opinion doit tenir compte à la France des ressources et des difficultés de sa position; elle ne saurait pas être moins juste à l'égard du roi Victor Emmanuel, qui ne peut arrêter du mouvement national en Italie sans compromettre son honneur et son existence, et supprimer avec impartialité la politique de la Turin et celle qu'on a adoptée à Paris, tout se plaçant au point de vue de l'une ou l'autre de ces deux puissances.

Il est jamais il importe donc de réunir les esprits sans délai, afin de ne pas laisser des espérances, aux espérances déçues des aspirations encouragées des autres, et de s'exalter et d'entraîner les esprits.

Le journal de Londres assure que le cabinet anglais, le seul dont on redoutait encore l'opposition, a notifié au cabinet des Tuileries qu'il acceptait l'invitation de ce dernier pour le prochain congrès.

On est à espérer que le cabinet de Turin et les Italiens comprendront, comme ils l'ont fait jusqu'ici, les nécessités de la situation, et que, jusqu'au moment où le congrès se réunira, ils conserveront cette attitude calme et ferme, qui leur a valu le respect de l'Europe et conquis autant de sympathies en faveur de leur cause. Ce n'est que par une fermeté patiente et leur patriotisme bien contenu, qu'ils feront échouer les efforts de leurs adversaires et qu'ils facilitent à leurs amis la tâche de leur défense.

La presse italienne s'est vivement émue des dernières manifestations du gouvernement français à l'égard de la question de la Toscane. Les journaux de Turin s'accordent à regretter la publication de l'article du *Moniteur* et à déclarer qu'il n'y a pas à revenir sur l'ère de la régence. L'*Opinione* s'attache à établir le véritable caractère de la nomination d'un régent, qu'il présente comme une mesure d'ordre et de sûreté à la fois, et l'empereur Napoléon doit sourire, en déclarant impossible la non-acceptation du dernier vote des Assemblées italiennes.

Les autres journaux, l'*Indipendente* entre autres, s'accordent à dire que Napoléon III ne peut pas désapprouver aujourd'hui ce qu'il a approuvé hier. L'*Espero* va même jusqu'à conseille au roi Victor-Emmanuel de subir toutes les conséquences de la situation. Ce journal soulignée ces mots: *Il Re* DALLA ITALIA *e dovrà* *e parrà*.

Les correspondances d'Italie continuent des révélations fort intéressantes sur les circonstances qui ont entouré le refus du roi Victor-Emmanuel relatif à la régence et la désignation du commandeur Boncompagni. La situation matérielle de Venise empire de jours en jours. L'énormité des impôts, dont la ville dépasse celle des revenus fonciers, ne lui a propriétaires devenus pour eux des charges intolérables. Déjà plusieurs des biens mis en vente ont été achetés par des Autrichiens. Ce mode d'achat, qui tend à se systématiser, ressemble à une manœuvre autrichienne dont le résultat serait d'évincer peu à peu les Vénitiens de la propriété foncière de leur pays et de leur substituer des propriétaires allemands. Ne pouvant assimiler la Vénétie, le cabinet de Vienne voudrait en faire une colonie autrichienne, et s'approprier le sol puisqu'il n'a aucune prise sur les hommes.

A propos du langage acerbe de la presse anglaise à l'endroit de la France, voici ce que nous lisons dans une feuille de Bruxelles:

Le dernier article du *Times* a fait une vive sensation. La feuille de la cité décrivait avec une très grande vivacité contre le langage que ses feuilles françaises tiennent depuis quelque temps à l'égard de l'Angleterre, et elle reproche à celles-ci, ainsi qu'au gouvernement français, de provoquer de l'animosité et des ressentiments contre la nation anglaise. A cette occasion elle rappelle avec amertume l'institution de la médaille de Sainte-Hélène, l'érection du monument de Saint-Cloud, et s'attache à démontrer que, sans désirer une guerre contre l'Angleterre, le gouvernement français était très désireux de faire regarder cette guerre comme probable.

Le *Morning-Post* répond à ces observations, qui semblent n'être, au fond, qu'un argument en faveur des armements de l'Angleterre. Il fait remarquer que jamais, dans aucun moments de plus vive irritation, la presse française n'a été aussi violente contre l'Angleterre que les feuilles anglaises l'ont été et le sont à l'égard du gouvernement français. Répondant à l'argument du *Times* qui cherche à faire remonter au gouvernement impérial la responsabilité des articles de la presse parisienne, le *Post* établit une différence très nette entre la tolérance et l'excitation. "Le *Times* se plaint, dit-il, de ce que les écrivains français lui répondent sur le ton qu'il emploie. Croit-il qu'ils voulurent froidement sans y répondre toutes les injures qu'on entasse contre eux de ce côté du détroit? De quel droit fait-il remonter l'inspiration de ces articles jusqu'au gouvernement français? Sans doute le gouvernement français est d'avis que les journaux français ne sous disent que des vérités que nous avons méritées et provoquées. Mais autre chose est de tolérer cela et de l'encourager. Tout l'article du *Times* est un cri d'alarme inutile et mal-avisé."

Le *Morning-Star*, à qui on ne peut pas reprocher de n'être jamais rendu suspect par excès de sympathie pour le gouvernement français, s'unit au *Post* pour protester contre "ce complot dirigé par le *Times* pour semer une guerre entre l'Angleterre et la France." Le *Star* accuse le *Times* de servir trop dévotement les intérêts et les rancunes des partis valnous en France, et surtout du parti orléaniste." "Jusqu'à présent, dit la feuille radicale, ces coupables efforts ont été neutralisés par le bon sens du public anglais, et nous espérons bien qu'il continuera à en être de même. Nous ne demandons pas à nos conseillers d'avoir une foi absolue en Napoléon III et la nation française, mais qu'ils ne se laissent pas entraîner dans une intention de provocation par des alarmes tout-es inventées pour servir les intérêts d'une faction étrangère."

THÉATRE DE L'OPÉRA.—La seconde représentation du *Barbier de Séville* sera lieu ce soir: ce délicieux opéra, aura, comme la première fois, pour interprètes MM. C. Petit, Malchisédec, Vauzair, *Poly* et Mme Marie Pretti. Le spectacle commencera par l'*Ouverture en genre jeunes*.

THÉATRE D'ORLEANS.—Représentation de soir: deuxième représentation de *La Fontaine d'Amour*, ballet mytologique en 3 tableaux; *Le parleur étonné*, comédie en vers en 1 acte; *Tramé-de-Cœur*, opérette bouffe en 1 acte. Ce soirée, on le voit, ne saurait être mieux remplie.

FEUILLETON DE L'ABEILLE.

THEATRES.

"J'ai vu commencer je et comment à ma bouche
Proférait je un discours qui vous plaise et vous touche?"

Réponse. En invoquant cette estimable justice que les anciens avaient représentée sous la forme d'une femme, avec un bandeau sur les yeux, un glaive dans une main et la balance dans l'autre.

Les Paisans connaissent le jeu de Colin-Maillard.

En effet, qu'est-il besoin de la vue pour connaître la justesse de la balance? N'est-il pas possible de juger à vue de nez?

Demandez aux juges de paix de France qui adorent le cirat de livre.

Non contents de la rendre aveugle et de l'enchaîner comme une criminelle, ils auraient dû la faire sourde, et la mettre ainsi à l'abri des habiles insinuations et des paroles éloquentes des avocats. Quelles sublimes harangues le monde en général, et la Nouvelle-Orléans en particulier, auraient perdues si les Romains n'avaient eu au Forum ni tribune aux harangues!

Or, Justice, nous t'invoquons au début de notre poème comique. Pour que ta nous soit favorable, nous te dirons comme un certain Samaritain de l'Evangile:

1o—Nous noircissons du papier en vue de l'art, et au service d'une idée de progrès qui nous a toujours fait dédaigner les petites rivalités et les petits motifs.

2o—Nous n'avons ni haine, ni passion, ni envie, ni jalousie.

3o—Nous ne connaissons aucun *Deus ex machina*, ayant toujours été plus soucieux de cultiver l'amitié de Félix Pyat que celle de l'habile machiniste qui faisait jouer l'immortel *Diogène* ou le *Cidegen du broc*.

4o. Nous n'avons d'accointance avec aucun acteur. Nous ne voyons dans la reine des planches que l'interprète d'un sentiment ou d'une pensée, sans nous préoccuper de savoir si elle est belle ou laide, si ses yeux sont noirs ou bleus, si son pied est mutin ou lourd. Dans l'actrice nous ne voyons pas la femme privée que nous sommes de lorgnettes, mais la sybille des révélations et la lectrice des oracles du génie. A travers les paroles de l'interprète, nous cherchons l'âme de l'auteur, les aspirations du maestro, les finesses de l'homme d'esprit et la morale de l'œuvre.

5o. Pour nous, tout ouvrage sans intention morale est un dévergondage, une folie d'imagination ardente, que le livre soit signé ou non d'une griffe illustre.

6o. Nous écrivons avec toute l'impartialité de l'homme qui ne permet à personne de tailler sa plume, de la diriger ou de l'émousser, sous le prétexte parfois assez plausible qu'elle lui a jadis appartenu comme partie intégrante de son individualité. Nous sommes libres de tout contrat et de toute opinion précoque.

7o. Nous sommes amoureux de l'art sous toutes ses formes, qu'il s'appelle musique, ballet, drame ou Raphaël. Nous saluerons avec plaisir tous les artistes, certain que plus une société en possède, plus elle est entrée dans la voie de la civilisation et du progrès intellectuel et physique.

L'art est le luxe permis des civilisations.

8o. Pour être plus explicite, nous serons quand même partisan de deux, de trois, de quatre théâtres pour notre ville, convaincu qu'il vaut mieux endosser le manteau de l'opulence que les haillons de la misère, et se couvrir de parures honnêtement acquises que rouler avec monotonie sous tonneau et son cynisme de Diogène ler. L'honnête commerçant aurait-il des objections à faire à ce dernier article?

Quelle étrange chose qu'un misérable feuilletoniste obligé de faire une profession de foi, si plus ni moins qu'un représentant du peuple!

C'est pourtant vrai. Nos amis des deux tentes ignorant que, dans un autre pays—pays des très grands opéras, nous n'avions été ni Nestor-Roqueplanistes, ni Bocagistes, ni Alexandre-Dumasiens, le grand *pseu* de lettres, comme l'appellent les sauvages, ont cru sonpçonner en nous une velleité incertaine de partialité. Sainte Justice, nous t'invoquons!

Tu nous réponds: *Pondérat ou!*

Donc, à partir de ce jour, nous taillerons deux bandes. Ces deux plumes seront de la même longueur, du même angle. Elles ne seront ni plus fines ni plus acérées l'une que l'autre. Elles porteront toutes deux la même quantité de barbe.

L'emploi que nous en ferons, se devine. Nous n'avons plus de dents. Ensuite nous prendrons douze gouttes d'encre, de la même encre, douze globules également noirs et limpides, sortant du magasin de M. P. Durel. Nous en consacrerons six à qui de droit, et six à son voisin.

Pauvres gouttes d'encre, qu'aurez-vous fait pour servir à semblable usage! Et dire que c'est d'une bouteille de noir que sont sorties les immortels chefs-d'œuvre de Victor Hugo et les mortelles cédules des innombrables huissiers!

Par Archimède, le prétendu inventeur de l'orgue! nous jurons, sur l'honneur, de ne pas sortir de notre encrier la treizième goutte, la goutte-Judas, à moins que notre tâche de rapporteur à impressions ne soit mise à contribution par un tiers, un nouveau venu, un zouave accidentel jouant de la cornemuse ou du fifre anglais.

Ceci posé, et le public.....

A propos de ce mot *public*, substituons-y le mot *société*..... Si le public n'est pas satisfait, ou plutôt si la société n'est pas satisfaite, nous tâcherons de nous souvenir d'Alcibiade qui coupait la queue à son chien, pour détourner de lui l'attention des Athéniens, et nous couperons la queue à notre feuilleton. Puis, nous retirant fièrement de l'arène des rieurs railleurs, nous mettrons la dernière main à notre immense drame, Don Ruiz Gomez de la Tortilla, Señor de los Cincuenta y Cuatro Castillos en la Estramadura, écrit en langue basque.

Ceci posé, pour n'y plus revenir, passons en revue les cinq magiques soirées théâtrales de *Musicopolis* qui ont fait tant parler tant dire, tant monter de gammes dans la froide semaine qui vient de s'écouler au grand plaisir des marchands de bas de laine et de gants de toute sorte.

Demanche. C'est le jour des sombres et noires perpétrations — Le diable qui devrait dormir ce jour-là, faute de besogne, s'en donne à cœur-joie, depuis que les mœurs se relâchent et que les hommes oublient la foi bretonne pour faire comme Robert enlacé par des sirènes à voix de femme. Mordant,

"Si tu pouvais prier!"

L'Opéra Bourbon a donné la *Fronde des ruelles*; l'Opéra d'Orléans, *Trente ans ou la vie d'un joueur*.

Que de sang, de poignards et de meurtres! Le drame est-il bien dans la mort qui dénoue brusquement, dans un pistolet qui fracasse le crâne ou dans une Seine qui porte des cadavres?

Interroger Balzac et les *Parents pauvres*.

Ces deux ouvrages ont été rendus comme ils devaient l'être, malgré leur vêtusté. Pour nous, qui n'aimons ni la Marguerite de Bourgogne de la moitié de Dumas, ni Georges *le rêveur*, nous demandons humblement un drame de Dumas sortier ou un chef-d'œuvre de V. Hugo. Les prétendus drames à effet n'en font plus de tout et (en exceptant le *Jeneur*, bien entendu) ne contiennent aucun enseignement sérieux, aucune leçon utile. Mieux vaut ce qui fait rêlichir que ce qui fait battre les tempes et danser la cervelle.

N'oublions pas que le théâtre est le *High School* des grands enfants, de ceux qui étudient la vie sur le *fait* et non dans les livres classiques, et qu'il faut considérer cette vie sous les trois grands aspects de la famille, de la patrie et de l'humanité

Mais laissons de côté les mots ronflants, et passons.

Lundi, le théâtre d'Orléans nous a convoqués à ses divertissements.

Le théâtre Bourbon, plus réservé, a fait le *bleu monday*.

Nous ne dirons rien des *Premières armes de Richelieu* et du corps de ballet. Tout a été débité, tout a été mauté à la satisfaction générale. Arrêtons-nous seulement devant l'*Tremblé-Cœur*, opérette bouffe en un acte. Nous préférons la musique qui fait rire à celle qui endort avec ses savantes combinaisons. M. Offenbach est un musicien comique de premier ordre, et son œuvre a été délicieusement interprétée par MM. Duplan, Mesmaker et Mlle A. Brière.

Vert-Pannó mérite une mention toute particulière. Il appartient à l'école de Levassor et de Thouzé. Non-seulement il est rigolo, mais encore excellent comique. Es lui, tout est curieux, étourdissant, plein de verve et d'esprit. Ses jambes, ses yeux, son air, sa voix ont des intentions d'une bêtise comique de la malice d'Aristophane. Il fait rire à gorge déployée; il fait verser des larmes qui n'ont rien d'amer. M. Beaujolais, non plus que Mlle Gigolette, n'est à jeter aux chiens.

Mardi, jour de Mars le Lutteur, l'Opéra Bourbon a fait paraître dans l'arène le *Trovatore*, et l'Opéra d'Orléans le *Bouge d'une nuit d'été*.

Le *Trovatore* a été rendu avec un ensemble bien remarquable. Du reste, pouvait-il en être autrement avec un orchestre comme celui de M. Frémet?

Mademoiselle Adelina Patti, les deux Lucchesi, par le vénérant chef Dando, M. Ambrosio DOUCET à Mlle Victorine GROUET, tous deux de cette ville.

ATTENTION.

Vente de marchandises françaises et étrangères chez l'importateur, aujourd'hui lundi 12 décembre 1859, à 10 heures du matin et à 2 heures de l'après-midi, 25 cartons de robes de soie, satin et laine, marchandises fines, nouvelles et élégantes qui sont bon marché, 25 cartons et demi-cartons de soie bon marché, 25 cartons de satin, 25 cartons de laine, 25 cartons de cachemire, 25 cartons de velours, 25 cartons de satin, 25 cartons de satin, 25 cartons de satin